

■ Recension

Zygmunt Bauman, *Europe, an unfinished adventure*, Polity, Cambridge (UK) 2004

Le portrait du monde contemporain que dresse le livre du sociologue anglais d'origine polonaise Zygmunt Bauman possède l'avantage, sinon d'être agréable à contempler, de réussir à faire communiquer en un tout cohérent analyse économique, politique et sociale. La lecture en est agréable et l'érudition certaine de l'auteur a cette rare qualité de ne pas complexifier à outrance le propos. La prémisse de ce propos, c'est que le projet identitaire européen est structuré de façon à ce que soit remis constamment en jeu un décalage entre le fait économique et politique et la représentation de droit de façon telle qu'il ne peut s'inscrire dans l'histoire que comme un processus réflexif et auto-critique jamais parachevé. Ce projet ne doit donc pas se concevoir comme relié intrinsèquement aux structures nationales actuelles de l'Union européenne, ni à un territoire particulier, mais à un mouvement historique qui est appelé à dépasser les divisions territoriales (mouvement dont l'ancien colonialisme européen ne fut qu'une des figures) et qu'il s'agit maintenant de repenser dans le contexte de ce que l'auteur nomme le « monde hobbesien ».

C'est la description de ce « new world disorder » qui occupe la majorité des pages du livre de M. Bauman. Suite aux empires coloniaux qui utilisaient la déportation vers un monde encore « vide » afin de régler les problèmes de sécurité intérieure, le monde contemporain a comme défi d'avoir à faire à un monde maintenant plein où ces problèmes doivent être réglés localement. En ajoutant à la donne que les états-providences des années d'après-guerre ne suffisent plus à assurer le besoin de sécurité (alors comblé par la politique du plein emploi) en regard à la mise en place d'un marché global qui exige localement une efficacité entrant en concurrence avec les tentatives de régulation des états nations, l'auteur offre une critique du modèle état-unien. Ce modèle réussit à conserver une stabilité politique en transférant sur le marché la gestion des peurs et en assurant politiquement l'efficacité de ce marché en créant militairement un « monde frontière », jamais stable et occupé ponctuellement non par soucis d'expansion mais dans le but non-avoué de reproduire cette instabilité extérieure. De l'état providence, on passe à l'état de sécurité. L'avantage stratégique de cette instabilité est d'assurer que le marché intérieur fonctionne bien en permettant l'investissement constant dans des fonds privés de reconstructions et en transférant à l'entreprise privée le rôle de rentabiliser la peur (vente de système de sécurité, valorisation de l'existence esthétique, etc.). Afin d'assurer la base économique intérieure, on voit aussi se former des « continents forteresse » où l'inclusion de pays voisins dans un marché intérieur et les politiques d'immigration ne visent plus à assurer l'hospitalité d'une terre d'accueil politique, mais la mise en disponibilité d'un marché de « cheap labour » placé dans une situation d'exclusion permanente, qui entretient à l'intérieur la peur et se redouble donc d'une fonction moteur qui reconduit le système. Bien que ce modèle soit identifié comme état-unien par excellence, M. Bauman le sert aussi en tant que mise en garde en rapport à un possible déraillement, dont il lit déjà quelques symptômes, du projet européen.

Ce projet doit donc être repensé dans ce contexte d'un monde frontière. L'auteur argumente à ce propos qu'un tel projet ne peut plus être pensé comme un repli sur

la structure de l'état-nation-providence. L'exigence est qu'il faut assurer par l'agrandissement du territoire de la communauté la possibilité de redonner au politique un levier sur l'économique. Il est selon lui faux de dire qu'une communauté politique se doit d'être basée sur un nationalisme ethnique, puisque historiquement les états-nations européens sont eux-mêmes des abstractions quant aux divers groupes ethniques qui les précèdent. De plus, l'idée même d'Europe est conceptuellement reliée aux techniques herméneutiques qui sont nées de l'exigence d'un projet qui se donne comme objet premier de réflexion critique sa double altérité (celle, intérieure, entre son état de fait et son projet en droit et celle, extérieure, qui se présente sous la figure de l'étranger qu'il s'agit de « convertir » à l'exigence universelle des valeurs nées de cette auto-critique).

C'est donc un plaidoyer pour une refonte du projet des lumières, celui d'une communauté politique globale qui, plutôt de reconduire le monde frontière extérieur afin d'assurer un système de peur nourrissant un marché intérieur, cherche plutôt à étendre peu à peu une sécurité fondée sur le dialogue comme valeur politique commune.

L'auteur par le contraste net qu'il dresse entre l'idéal européen et le cynisme politique du « new world disorder », touche un des nerfs de l'action politique, celui de la justification rationnelle comme vecteur de mobilisation. Il n'est donc pas étonnant de lire, dans le dernier chapitre de l'ouvrage que, même dans « l'ombre de l'empire », ce que l'Europe peut encore offrir au reste du monde, ce sont des « leçons » tirées de sa propre histoire. Europe pédagogue ? Mais comment, M. Bauman, si l'étudiant fait l'école buissonnière ?

Jean-François Mongrain, Université de Montréal